THÉÂTRE

SPLENDIDES EXILÉES, LA PIÈCE D'AREZKI METREF, SERA DONNÉE À PARIS LE 14 JUIN

Paroles d'outre-mémoire

Par Nadir Bacha

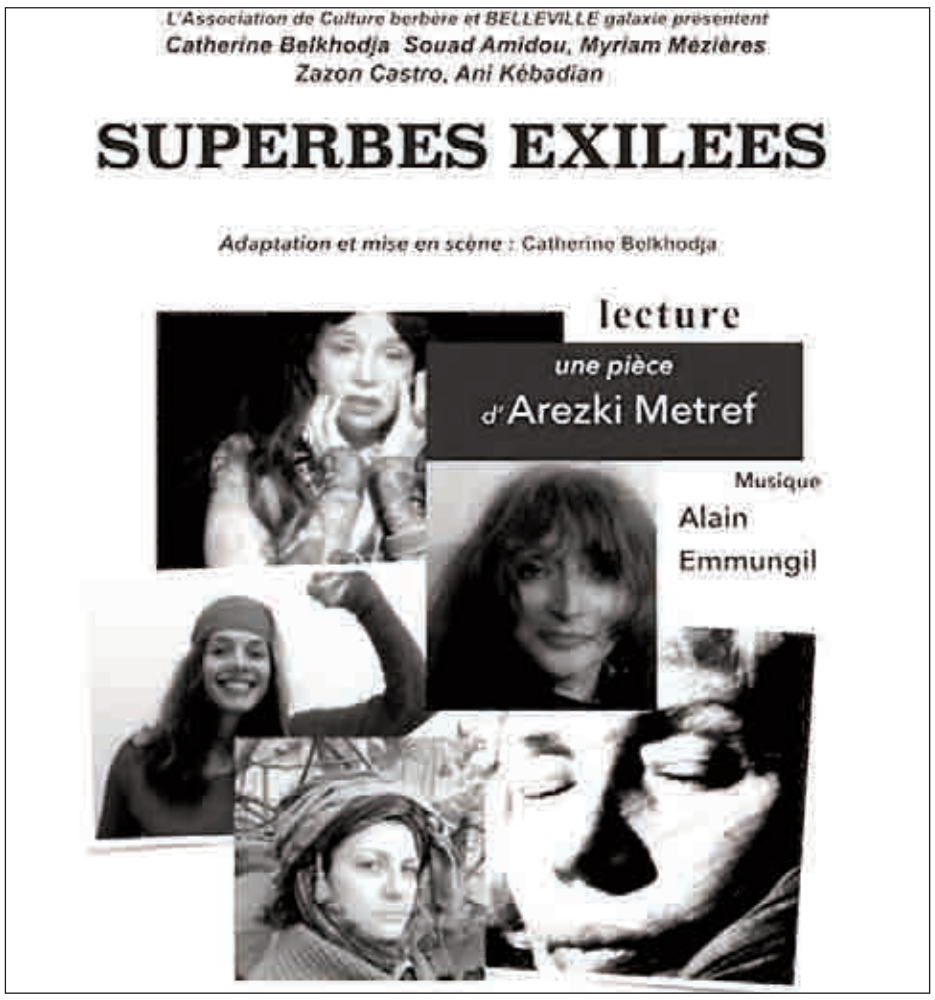
On reste dans le jubilatoire devant la lecture de ce texte d'Arezki Metref, une pièce de théâtre, *Splendides exilées*, sa quatrième depuis *Priorité au basilic*, écrit en 1997. Et certainement dans le jouissif aussi au cours de la représentation — pour les amoureux de l'art dramatique qui ont assisté à la première en mars dernier, à Paris, donnée par l'ACB, à l'occasion de la Journée de la femme, mais pour les mêmes férus, dans la prochaine lecture qui aura lieu le 14 juin, toujours à Paris, en attendant Alger ou une autre ville du pays.

Les personnages, des femmes exclusivement, ne sont pas dans des face-à-face pour échanger dans la formule classique du dialogue. Elles passent, plutôt jaillissent, sur la scène à tour de rôle pour donner la parole comme acte autosuffisant et souverain. Car, elles n'ont pas besoin de décor, juste de lumière, comme degré zéro du cadre, nu, afin que le spectateur ne perde pas un instant de la fulguration du verbe. Un verbe puisé dans l'essentiel des sémantiques désignant les malheurs de l'histoire et de la légende. Un verbe qui commence au chant, après le prologue, où *tamravet*, la maraboute, l'amie de la maman défunte, elle aussi exfiltrée en terre d'exil, est aux petits soins avec Tessa, qui l'a engagée comme femme de ménage, parce qu'elle avait besoin de cette présence auprès d'elle. Un chant pour chaque tableau, où il y en a treize – avec une redondance pour le premier, qui revient au milieu de la pièce, écrit dans la pure tradition épique – mais élégiaque aussi — qui donne le ton à l'entrée en matière de la fresque historique, sociale et psychologique : «O fenêtre qui ouvre sur le vent/Tu sais aussi te fermer sur ma douleur/Dis aux ombres qui s'agitent dans le lointain/Qu'elles restent de chair et de rêves dans nos cœurs.»

Les voici, alors, ces femmes, qui nous disent le déracinement de l'être, dans tous ses états de l'espace-temps et de la figure. Des ancêtres, des géniteurs, des conjoints consanguins, des fratries, des riverains, des amants, affichés ou non. Elles disent le terrible et permanent fracas de l'histoire, qui commence dans la nuit et qui s'y confond. De la nuit la plus reculée sur les rivages originels, à la plus récente en terre phocéenne, dans les quartiers de la détresse permanente, dans lesquels, comme la rançon du rêve, la servitude et le viol sont inévitables.

Tessa ouvre le bal, se gardant de nous dire, au début, qu'elle est ethnopsychiatre, pour ne pas brouiller les cartes, parce que le cheminement de la parole se veut dans la brillance des péripéties — qui observe et étudie les troubles spécifiques chez ses patientes — elle se contente de nous suggérer des portes par lesquelles vont surgir les autres femmes, qui raconteront, tout aussi meurtries, épuisées, presque désespérées, mais disertes, dans les couches fragmentées de leurs mémoires respectives, toujours tourmentées, mais jamais à court de leçon sur les origines du mal.

Tessa veut dire foie en kabyle ; dans le village, c'est le lieu de l'affect par excellence, au lieu de la place du cœur — confiné, celui-là, dans la valeur abstraite du symbole,



du sentiment abstrait, chez les Kabyles de la montagne. C'est de par cet organe noble du flanc que les habitants d'Ighil Averkane représentent la tendresse. Cette vertu cruciale de la féminité qui rassérène, mais qui est, hélas, exclue, bannie de la réalité vécue depuis la nuit des temps dans les contrées de l'Atérien. Elles vont soliloquer, ces femmes, avec force douleur, sur les conditions ayant mené à l'exil.

Les conditions de la matière, de la terre et des éléments de la terre, mais aussi de l'esprit et de tous les recoins intelligibles – et insensés — de l'esprit. Avec ses marges dans les vicissitudes acerbes de la vie courante et ses pans dans la courbe tragique de l'histoire, tissés dans le perpétuel canevas de la malédiction.

Les totems d'Ighil Averkane, le Col noir – la matrice sombre, stérile ? En tout cas qui fait peur — ont plié définitivement devant le sort. Devant la terre qui les rebute, qui ne leur donne aucune chance, aucun possible d'être et de devenir. Alors, ils se vengent, en exhortant leurs descendants à faire acte d'insoumission : foutre le camp. On se soulève contre l'envahisseur, on lui fait la guerre, on gagne ou on perd, peu importe, mais on ne se révolte pas contre la terre, cette intraitable ennemie qui assèche, dégénère et enterre. On la fuit. Mais la fuite ne se fait pas selon le procédé migratoire animal, dans lequel la survie obéit aux credos naturels de l'instinct. Elle a la charge de la culture, même le ventre vide et les pieds nus, griffés par la roche. Capable de rendre le temps schizoïde jusqu'à l'article. C'est ce qu'a fait Vava, dans le lot des damnés du col sombre, le géniteur de Tessa. Qui a vaincu l'exil, sur son terrain propre, en mourant de vieillesse misérable. Et d'aller, par la suite, triompher, formidablement, sur la terre des ancêtres en y retournant comme dépouille, d'égal à égal avec la pierre, pour clore, dans la tombe, le cycle de l'éternité minérale. Et donc, tour à tour, elles font claquer les portes, viennent à la lumière et parlent. Tarial, le fantôme du cimetière, qui parle aux morts, les cite, les dénonce, les jugent, puis les damnent ou les loue, parce que tous plus ou moins ont été assassinés. Ouardia, la «rosière», une innocente pousse chaste dont devait s'enorgueillir la tribu, mais qui sera une épouse d'exilé, une de plus, celle de Vava, qui, après l'avoir engrossée, l'a laissée seule au Col noir pendant de longues années, au terme desquelles elle a perdu Mekiouassa, nubile. Mais elle enfantera une autre fille dans la réplique de ce village à Marseille. En l'occurrence Tessa, qui va devenir médecin de la folie de l'exil – dont elle-même ne sera pas épargnée. Elle recevra, entre autres, une vieille femme habitée par les djinns, deux en tout, Ywane dans le bras droit et Syne dans le bras gauche, et presque par deux autres pour les jambes, envoyés depuis Ighil Averkane, probablement par Tarial, pour le rôle principal de corrompre l'adoration en sabotant les prières, l'ultime recours contre la déperdition intégrale – l'appellation de ces deux êtres – un et deux en kabyle — est un clin d'œil aux deux personnages fantasmagoriques en procès dans la pièce d'Arezki Metref *L'intuition du désert,* écrite et jouée en France, il y a deux années.

Elles sont au nombre de sept, ces femmes, dans cette pièce, telles les protagonistes de Garcia Lorca dans la *Maison de Bernarda Alba*, aux prises avec la tyrannie de la tradition andalouse qui impose aux femmes l'emmurement après le décès du chef de famille – du patriarche. Mais la maison, ici, est le monde de l'exil, où la tyrannie sur la femme est beaucoup plus impitoyable, dans le détail du village, du quartier populaire, des deux côtés de la mer, mais au-delà de l'océan aussi. Par la preuve de Malinche, racontée par Tessa, la jeune vierge de l'ethnie des Nahua dans le Golfe du Mexique, offerte par les siens au terrifiant conquérant Cortès, le massacreur de nations. Elle cogne sur l'une des portes pour rentrer et parler au conquistador et lui dire la vérité. A propos de la haine qu'elle a pour lui et pour les caciques des tribus qui la lui ont sacrifiée. De lui cracher à la figure le leurre de l'histoire qui consacre les victoires. Elle lui dira : «Si tu as fait taire le seigneur à la Grande voix, maître de la parole, ce n'est pas parce que tu parlais ou te taisais mieux que lui. Tu as vaincu Moctezuma non pas parce que tu es plus fort que lui ni que ton peuple est plus grand que le sien. Tu l'as vaincu parce que son peuple le haïssait. Tu dois ta victoire à cette haine. Et de cette aversion sont nés les Mexicains, histoire de lui dire qu'elle lui a fait tout un peuple dans le dos. Puis, dans le fantastique ressac de la Méditerranée, il y a Elissa Rhaïs, de sa véritable appellation Roseline Boumendil — dont les livres paraissent à Paris — qui parle au cousin amant, son nègre supposé, depuis la ville des Roses, sa terre natale. Cette paisible cité de la Mitidja qui a jadis accueilli la déshérence des vaincus de la Reconquista, juifs et musulmans confondus, devenu refuge lascif de la soldatesque ennemie et des âmes en peine— mais d'où André Gide et Oscar Wilde ont écrit de merveilleux textes. Mais alors, une autre porte claque et laisse parler Théroigne de Méricourt, depuis Paris, haut lieu de culture et de révolution, qui a participé à la prise de la Bastille, et qui est allée, trois mois plus tard, à Versailles, avec les groupes de femmes qui ont présenté les doléances du peuple à Marie-Antoinette. Elle était contre la royauté, sans hésiter de dénoncer la bourgeoisie. Et, à la fin, c'est encore la porte de Tessa en personne qui s'ouvre pour narrer ses amours, ses espérances, ses rêves, avant son viol en terre d'exil de ses parents.

On en dira assurément plus, après le regard et l'écoute de cette retentissante pièce d'Arezki Metref, à l'allure homérique, écrite avec les mots tirés des tripes et triés dans les tiroirs de l'érudition historique et de la connaissance de la condition humaine. D'aucuns diront qu'il s'agit, ici, du texte dramatique le plus abouti d'Arezki Metref, du point de vue de la recherche sur l'esthétique des éléments narratifs.

N. B.

***Splendides exilées,* mise en scène par Catherine Belkhodja, avec Catherine Belkhodja, Souad Amidou, Myriam Mézières, Zazon Castro, Ani Kébadian.**